



ALLERS RETOURS FILMS

Dans ma tête un rond-point de Hassem Ferhani (2015).

Au FID, filmer collectif

Le FID Marseille affirme son ambition : excéder les contours d'un festival de documentaires en se plaçant dans un créneau plus nébuleux, celui de la fiction travaillée par le réel, et vice versa. Une proposition de programmation à la fois évidente et compliquée à mettre en œuvre. Compliquée lorsque les films se drapent dans une posture hautaine et esthétisante qui les coupe radicalement du réel dont ils s'emparent et qu'ils manipulent sans précaution. Cette année, ce fut exemplairement le cas avec *Psaume* de Nicolas Boone (compétition française), que son réalisateur présentait avec une désinvolture calculée comme « un film qui aurait pu se tourner n'importe où ». Sauf que le film est bien tourné quelque part, en Afrique subsaharienne, et que la couleur, noir des peaux contre blanc du désert, n'est pas anodine, elle fait totalement partie du dispositif. Si le film rebute, c'est par sa trop grande maîtrise formelle (des plans-séquences ultra précis) et son dirigisme qui font des personnages de simples petits cailloux sacrifiés, incapables d'influer sur la mécanique de l'image et du récit.

À l'inverse, *Dans ma tête un rond-point* (Grand Prix de la compétition française) de l'Algérien Hassem Ferhani (ancien assistant de Karim Moussaoui, réalisateur des *Jours d'avant*, cf. *Cahiers* n° 708) se trame avec : avec les lieux, les personnages, les émotions. Entièrement filmé autour d'un abattoir d'Alger, dans un décor surréaliste tout en déclinaisons

chromatiques rougeoyantes, le film avance modestement comme un travail de portrait des habitants de ce lieu hybride, entre travail et insomnies, tueries quotidiennes et longs moments de stase. Ce qui frappe est l'accord entre les filmés et le film, comme si l'imaginaire des uns façonnait la forme de l'autre. À l'image de la souris et du chat qui font parfois irruption dans le plan, la caméra trouve un régime de fonctionnement en adéquation avec l'état d'existence des travailleurs de l'abattoir : intranquille, aux aguets.

De son côté, *Une jolie vallée* de Gaël Lépingle, reparti bredouille du festival, construisait un projet commun de façon encore plus directe : dans un petit village du Tarn, une troupe de choristes amateurs prépare une opérette inspirée des *Trois Mousquetaires*. Le livret, écrit par le réalisateur, est confié aux habitants qui s'en emparent avec une joie généreuse, et inventent une façon inédite de passer l'été ensemble. Dans un dénuement plein de charme, il s'agit donc de voir affleurer, par la pure grâce d'une mise en scène à la fois précise et réceptive aux accidents, le romanesque sous le quotidien le plus élimé. Ce « petit peuple de France » se détache alors de son image d'Épinal pour révéler une forme singulière, se muer en un corps incarné capable de donner de la voix avec une allégresse salutaire. *Dans ma tête un rond-point* et *Une jolie vallée* relevaient le même pari : filmer collectif.

Laura Tuillier